

L'ÉCHO DE L'INDUSTRIE,

Journal des intérêts des Travailleurs et de la Fabrique Lyonnaise.

ORGANISATION DU TRAVAIL.

Ce Journal paraît toutes les semaines.

Prix de l'Abonnement, payable d'avance : — POUR UN AN, 10 F. —

SIX MOIS, 5 F. — TROIS MOIS, 2 F. 50 C.

Hors du département, 12 fr. par an.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et pour les échanges, au domicile du rédacteur en chef, M. Eug. FABRIER, rue des Capucins, 20. BUREAUX : A LA CROIX-ROUSSE, rue Duviard, 3, au 1^{er} (quartier des Tapis). — Toutes les lettres et paquets doivent être affranchis.

On rendra compte de tous les ouvrages dont deux exemplaires seront remis au bureau.

ANNONCES : 15 centimes la ligne. — Tous les documents ayant un but d'utilité générale seront insérés gratis.

La réunion générale des Actionnaires de l'ÉCHO DE L'INDUSTRIE aura lieu lundi 10 courant, à 6 heures du soir, chez M. Audenis, Grande-Place, n. 20, à la Croix-Rousse.

LA CROIX-ROUSSE, 8 Novembre 1845.

LA QUESTION SOCIALE.

La presse a certainement une mission délicate à remplir; mais la plus grande difficulté, qui se présente pour une feuille nouvelle, est surtout de conquérir les sympathies générales, de répondre à toutes les exigences. Le caractère des préjugés est tel, que l'on ne peut les combattre et les détruire qu'à la condition de ne pas les heurter trop violemment. De certaines méfiances entourent si bien les jeunes organes, que rarement ils se font écouter tout d'abord; leurs intentions les plus pures deviennent le texte de critiques, qui ne sont pas toujours fondées et qu'une attention plus scrupuleuse, une étude plus approfondie renverseraient bientôt. Comme tous nos prédécesseurs, nous avons dû subir à notre apparition cette phase de doutes et de labeurs: nous ne nous en sommes pas effrayés, et certains que l'on reconnaîtrait plus tard la vérité de nos principes, toute la sincérité de nos convictions, nous nous sommes avancés dans l'arène, en demandant seulement que l'on nous juge à nos œuvres.

Il faut bien le dire cependant, une bienveillance générale a accueilli nos efforts. Quelques journaux de Paris et des départements ont saisi notre pensée et sont venus à notre aide. Nos confrères eux-mêmes (à une petite exception près), ont accepté notre venue sans murmures, sans récriminations. Tous ont compris que nous allions représenter de véritables intérêts, et qu'en traitant d'un point de vue élevé la question industrielle, en restant calme dans la discussion, équitable dans nos principes, nous devenions réellement l'organe des travailleurs, ou, pour mieux dire, des producteurs en général.

Cependant nous ne devons pas craindre de rappeler souvent l'attention sur notre profession de foi; pour mériter la confiance, il faut que l'on nous connaisse, que l'on sache bien que jamais nous n'avons gardé dans le cœur une pensée d'égoïsme, de haine ou d'envie. Si parfois nous nous élevons contre les abus, si nous leur livrons une guerre à outrance, nous le faisons sans fiel, sans rancune, persuadé que si cha-

acun comprenait sa position réelle, loin de discuter, les plus récalcitrants chercheraient avec nous, de bonne foi, les moyens d'atteindre ce bien-être que nous apercevons dans l'avenir.

La plupart des hommes, quelle que soit leur position personnelle, souffrent dans leur vie intime ou publique; au fond du cœur ils ont des espérances vagues et indéfinies qu'ils refoulent parce qu'ils ignorent les moyens de les réaliser. Nous venons présenter la synthèse de ces espoirs, développer ces tendances, en faire surgir, s'il est possible, une organisation sage, unitaire, favorable à tous les intérêts, en un mot, semer dans le champ fertilisé de l'industrie, les germes d'un brillant avenir.

On le voit, loin de nous la pensée de restreindre nos recherches dans le cercle trop étroit d'une spécialité; en étudiant tour à tour les exemples qui s'offrent à nos yeux, notre œuvre grandit sous notre plume et arrive bientôt aux plus vastes conceptions de l'esprit humain. Nul ne peut donc s'effrayer de son développement; car, dans notre humble sphère, nous travaillons sincèrement au bonheur de l'humanité, et la route que nous ouvrons à l'activité des hommes de cœur, est pure de toute arrière pensée, vierge de trouble et des désaccords.

Mais, nous dira-t-on, de telles idées sont des utopies et rien ne peut nous promettre leur prochaine réalisation. Que l'on ne s'arrête pas à ces objections; certes, nous n'avons jamais cru que le génie des destinées futures, devait arriver bientôt comme les Fées du temps jadis, frapper sur le vieux monde et créer du bout de sa baguette des palais dignes des Mille et une nuits; mais nous sommes certains que le temps n'a pas dit son dernier mot. La société a passé pour venir jusqu'à nous, par les phases successives et marquées au sceau du progrès, il ya bien loin du sauvage au parisien de notre époque; d'autres goûts ont amené d'autres mœurs, d'autres besoins ont produit des inventions utiles. Depuis les périodes d'esclavage jusqu'à nos jours, la distance est grande, la ligne de démarcation profonde; pourquoi donc croire que nous avons acquis notre dernier degré de perfection, que rien ne peut-être mieux? Où en sont les preuves? N'avons-nous plus de besoins à satisfaire, sommes-nous tous tellement heureux et satisfaits que nous ne puissions sentir aucun désir dans notre âme? Non, malheureusement, le présent n'est pas ainsi; ceux qui le disent sont les véritables utopistes, et il n'est pas nécessaire d'une bien grande logique pour renverser leur opinion.

Hé! bien, puisque la souffrance existe comme elle a jadis existé, nous pouvons prévoir des temps meilleurs, et nous serions insensés de croire le contraire. Les optimistes les plus sérieux, riraient bien vraiment, si quelque sauvage au corps tatoué, vivant de chasse et de pêche, s'écriait: « Par Manitou! nous sommes arrivés à la plus grande perfection possible; nous n'avons jamais pris plus de poissons, jamais eu de si riches proies dans nos chasses, nos casse-tête sont excellents, les ennemis ne peuvent nous résister, est-il possible de prévoir quelque chose de mieux? Le grand esprit nous a donné tout ce qu'il pouvait nous donner; ce serait folie que de penser qu'un jour il y aura mieux. » Combien de gens cependant ne parlent pas autrement que ce sauvage.

Le mouvement a suivi une voie lente de progrès; il a toujours eu à vaincre la résistance des esprits routiniers. La démocratie, et nous entendons par ce mot la reconnaissance pleine et entière, l'organisation progressive, intelligente, et sincèrement active des droits et des intérêts de tous, la démocratie, comme principe, a lutté pendant longtemps; elle a eu à renverser l'esclavage, la féodalité, l'aristocratie foncière; elle s'est fait militante, elle a combattu les obstacles, les a renversés, et a posé le problème: aujourd'hui il s'agit de le résoudre. Pour cela nous croyons qu'il faut qu'elle abandonne cet esprit révolutionnaire de jalousie, de haine, de guerre, de liberté anarchique, d'égalité violente et envieuse, de patriotisme exclusif et dominateur, ou d'indépendance farouche, incohérente, armée et hostile, pour entrer à pleines voiles dans l'étude des questions sociales, pour marcher dans une période nouvelle d'organisation.

Nous avons dit plus haut ce qu'était pour nous la question sociale; elle est renfermée dans les principes d'organisation des éléments producteurs, elle est représentée de nos jours par sa traduction la plus immédiate: l'organisation du travail.

Cette organisation présentera de grandes difficultés sans doute; l'esprit d'antagonisme offrira de nombreuses pierres d'achoppement. Cette difficulté fait reculer beaucoup d'esprits. Cependant, nous pouvons l'affirmer, la généralité ne lui est pas opposée; tous répondront: si cela était possible! — les capitalistes eux-mêmes, qui ont cependant le moins à désirer, ne s'élèvent pas trop contre cette idée. Elle est donc acceptée par la majeure partie; hé bien! mettons-nous à l'œuvre, étudions avec soin, apprécions les théories, essayons des réformes

En attendant le Roman que nous avons annoncé, nous publierons quelques nouvelles choisies parmi les plus intéressantes de la presse. Notre prochain numéro contiendra une revue critique des événements et des spectacles du mois.

C'EST ÉCRIT!

Un soir du mois d'octobre 1843, une brigade de l'armée d'Afrique, forte de six bataillons et de deux escadrons, vint bivouaquer sur un des points de la longue plage étroite qui s'étend de l'est à l'ouest du cap Tenez au cap Khâmis. Cette brigade était chargée de soumettre quelques tribus kabyles de montagnards, les seules de la subdivision d'Orléansville qui refusassent encore de reconnaître la domination française, habituées qu'elles étaient de défier celle des Turcs. Les troupes, malgré une assez vive résistance, avaient parcouru, sans pertes sensibles, les montagnes qui dominent les bords de la mer et jetent leur ombre jusqu'au rivage. Les deux colonnes qui composaient la brigade avaient posé leurs tentes le long d'un ruisseau, tout près de la grève. Le bateau à vapeur d'Oran, qui vint à passer, dut être surpris de voir briller les feux d'un camp sur cette plage, où jamais soldat, turc ou chrétien, n'avait mis le pied; connue seulement de l'étranger qu'un naufrage y livrait à la barbarie renommée des indigènes.

La nuit était lucide et calme; la mer tranquille tirait à peine un son rauque du froissement des cailloux sous la vague. Les postes avancés semblaient de quelques lueurs les flancs muets de la montagne. Les éléments d'un troupeau, ramassés chemin faisant, des hennissements, des batteries entre les mulets du convoi, des chants de soldats, dont l'un n'était rien moins que cette persécutrice romance de *Gastilbelza*, retentissant jusqu'en Afrique, le pétilllement des feux: tous ces bruits se perdaient dans l'habitude silencieuse d'une région dont les échos ne s'éveillent qu'au fracas des flots en colère.

Il y avait quelque plaisir à entendre, non cette banale romance du *Fou*, accentuée par un sapeur gascon du 6^e léger, mais la mélodie monotone et gutturale qu'un cavalier arabe tirait du fond de son gosier pour charmer ses compagnons, et dont les paroles signifiaient ceci, ou à peu près:

« Hola! vous qui montez des chevaux de quatre ans, avez-vous vu Khéira depuis que je l'ai quittée? »

« Je pense toujours à elle, mais sans doute elle ne pense guère à moi, car le souvenir d'un absent chez une femme,

« C'est l'image que l'oiseau a laissé tomber en passant sur le lac. Khéira ne se dit pas... »

Peu importe ce que Khéira ne se disait pas, ou même ce qu'elle pouvait se dire; mais cette allusion à l'inconstance féminine ne semblait point troubler l'insouciant gaité d'un groupe de jeunes zouaves, accroupis autour d'un feu bien nourri, qui flambait comme une meule incendiée. Un vieux caporal du corps parlait, assis sur son sac, accoudé sur ses genoux, et présentant à la flamme dix doigts ouverts, longs et décharnés, comme les baleines d'un vieil éventail. Les lueurs du bivouac jouaient sur tous les détails de ce groupe, nuançaient complaisamment le costume pittoresque des zouaves; et parfois un jet plus vif faisait étinceler derrière eux leurs faisceaux, debout sur la ligne du camp comme des sentinelles.

Le vieux caporal s'exprimait dans une langue à lui, mais qu'il avait rendue familière à ses auditeurs. L'un d'eux seulement, jeune Bas-Breton, avait renoncé à le comprendre, et tout en fourbissant sa baïonnette qui, pour son début, avait, le matin, tué un Kabyle, il jetait un regard d'envieuse curiosité sur les figures égayées de ses camarades. Le vétéran s'était fait un jargon composé de tous les patois de l'ancien monde, échantillon de la confusion de Babel; il s'en servait, sans façon, comme d'un bien à lui appartenant. D'ailleurs, à moins de savoir exclusivement le bas-breton, on arrivait à goûter son style baroque, car il plaisait à son public, et rien ne nous gagne aussi aisément que l'émanation d'un succès. Le caporal n'avait pas cet air d'humeur qui caractérisait les vieux soldats de la garde; sa figure n'était pas plus française que son langage; mais elle décelait une certaine gravité bizarre, un sang-froid étrange, qui, d'accord avec sa taille démesurée, mince et raide comme la baguette d'un fusil, rappelait le type de don Quichotte. A travers des restes de vigueur, on voyait que le vétéran avait vécu tout un âge d'homme. Quant aux souffrances que ceci comporte naturellement, sa physionomie ne disait pas qu'elles eussent été pour lui aussi romanesques que celles du chevalier de la Manche; mais l'air ennuyé de notre homme, et la tournure de son discours, ne signifiaient pas non plus qu'il n'eût ressenti, comme Sancho, que les peines du corps et les soucis de l'estomac.

— Bon! disait-il d'un ton sec, vous autres Français, vous voilà ici maintenant! Je mourrais bien surpris s'il y avait quelque coin du monde où vous ne vissiez bivouaquer et rire!...

— Eh oui! vieux, répondit un zouave au nez camard, à l'œil chinois, l'univers est au Parisien, et si son gouvernement avait des jambes, l'en-

fant irait faire sa petite promenade dans les diverses localités étrangères.

— Ah! toujours les mêmes.... Vos pères, c'était bien pis, et j'en sais quelque chose!

— Yakoub, juif errant, dit un autre soldat...

— Juif! s'écria le caporal, un Turc de Constantinople! Bon pour toi, Nazaréen...

— Eh bien! reprit l'autre, Yakoub, mon amour, montre-leur un peu ta feuille de route, à ces innocents. Il y en a là deux ou trois, peu faits à la géographie, qui boudaient aujourd'hui ces agréables ravins et ces jolies montagnes. Marche aujourd'hui, merche demain; en marchant toujours, on fait beaucoup de chemin... et nous voilà encore sur nos quatre jambes, comme dit notre muet; nous voilà au coin de notre feu. A ton tour, ce soir, de causer, vieux musulman.

— Avec des Français, répondit le caporal, il faudrait jaser quand on aurait le mal de mer!

— Et cela t'a bien appris ta langue; tu la parles comme ma nourrice; j'ai été élevé au biberon, dit le Parisien en s'allongeant devant le feu. Allons, jeune tendron, j'ai le dos au feu, le ventre à table, comme un électeur. Parle, Yakoub, je t'en conjure, sinon, je m'en va penser toute la nuit à Abd-el-Kader.

— Pour celui-là, reprit le vétéran, vous avez beau avoir de bonnes jambes....

— Tu as raison, les bras sont les meilleurs, et le particulier aime mieux jouer aux barres que de venir nous tater le poulx. Tu nous a vus un jour faire un vis-à-vis avec ses réguliers.... Heim! cette danse amoureuse?...

— J'en ai vu bien d'autres, reprit le caporal, depuis le siège de Toulon.

— Tiens! mon bisateul y était en qualité d'enfant de troupe.... Si tu as les défauts du jeune âge, monsieur, ils doivent être en fleur; il y a longtemps que tu les arroses! Mais comment étais-tu au siège de Toulon, noble étranger? tu es né chez les Persans.

— A Constantinople! dit Yakoub, un vrai Turc, et non pas de ceux que vous avez battus à Alger! Mon grand-père, puisque tu veux savoir mon histoire....

— Ya toujours.

— Mon grand-père, de boulanger, était devenu le favori du sultan.

— Chef des cunuques noirs?

— Le favori du sultan, qui lui fit couper la tête; et mon père, par

sages et utiles, qui ne puissent jamais nuire pour l'intérêt de quelques-uns au bien-être de tous, et l'on aura bientôt abattu la difficulté et résolu le problème.

Puis, que chacun se le persuade bien; quand tous les esprits seront convaincus, qu'ils sauront ce qu'ils veulent, et comment ils le veulent, en un mot, quand l'opinion publique sera formée, le pas sera fait, pas immense, qui, nous faisant franchir un abîme, nous conduira bientôt sur la route d'un meilleur avenir.

LE CHIFFRE DES EXPORTATIONS

N'EST PAS TOUJOURS LE SIGNE DE LA PROSPÉRITÉ DU PAYS.

Le tableau général du commerce de la France avec ses colonies et les puissances étrangères en 1844, vient d'être publié. Ce commerce a porté sur une valeur totale de 2 milliards 340 millions. C'est 161 millions de plus qu'en 1843; ce total se partage en 1193 millions pour l'exportation, et 1147 pour l'importation, c'est-à-dire qu'il offre une augmentation de 1 0/10 sur l'importation, et de 14 0/10 sur l'exportation, sur cela les produits étrangers entrent pour 867 millions.

Il semble au premier abord que ce résultat est un signe manifeste de la prospérité de notre pays, cette opinion est même généralement répandue et l'on s'est habitué à considérer ainsi les choses; cependant quoiqu'elle ne puisse être entièrement taxée d'erreur, son application intégrale est fautive, surtout si on considère les faits sous leur double point de vue.

En effet, qu'est-ce que la prospérité pour une nation? l'état du bien-être individuel le plus complet possible; or, une société ne produit qu'en raison directe de sa consommation, c'est-à-dire, que la somme de ses jouissances est d'autant plus élevée que sa production a de valeur. Elle doit donc absorber en raison de cette valeur les résultats de son travail, ou, pour mieux nous exprimer, de sa richesse. Mais comme un pays ne réunit pas tous les genres de productions et d'industries, il échange son superflu contre celui de ses voisins.

Admettons à présent une commune, un pays, une nation où les bénéfices soient répartis de cette façon, que chaque individu ait une part relative de consommation équivalente à sa part de production réelle ou échangée, cette commune verra ses habitants employer régulièrement à leur propre bien-être l'excédent, qu'ils seront au contraire forcés de vendre à leurs voisins si leurs compatriotes ne peuvent en profiter eux-mêmes. Dans le premier cas, l'exportation égalera l'importation.

Si loin de-là, le labeur n'est point rétribué équitablement, l'ouvrier, le travailleur se verra contraint de produire beaucoup plus, pour arriver aux mêmes conséquences; cette abondance nuira à la valeur intrinsèque de l'objet manufacturé, et il faudra chercher en dehors des marchés où ces productions seront échangées. Mais le travail ne profitera point de ce bénéfice, et par conséquent, ne pourra jamais jouir du luxe qu'il aura créé lui-même. Dans cette seconde hypothèse, l'exportation devra dépasser de beaucoup l'importation.

Un pays n'est véritablement riche, que lorsque l'équilibre est établi entre la production et la consommation, lorsque le travail de tous entraîne la richesse publique.

Cependant l'exportation amène naturellement des fonds étrangers, et par conséquent, crée des fortunes aux dépens des nations voisines.

Cela est vrai. Aussi est-il également vrai de dire, que le chiffre de l'exportation témoigne de la prospérité du commerce.

Mais que cette prospérité du commerce, ne prouve rien en faveur des classes pauvres, et qu'au contraire il en résulte que celui qui produit le plus consomme le moins, et celui qui consomme le plus produit le moins.

Nous engageons les économistes à réfléchir sur cette im-

portante question, et ils verront comme nous, qu'en résumé: il y a quelque chose à faire.

Appel à la souffrance.

Nous extrayons de la *Phalange* (1) le passage suivant :

« Mais si tous, — propriétaires, industriels, conservateurs, légitimistes, libéraux, — méconnaissent leurs plus vrais, leurs plus pressants intérêts; s'ils ne comprennent pas que la réalisation des vœux légitimes de chacun ne peut se trouver que dans la voie du salut de tous, peut-être seront-ils plus accessibles au sentiment de la douleur.

« Or, parmi ceux que je viens de nommer, en est-il beaucoup qui échappent à ces douleurs morales, à ces souffrances intellectuelles qui, comparées aux privations matérielles du pauvre, sont quelquefois réputées, et avec raison, plus poignantes encore?

« Ne parlons pas ici des désespoirs de l'enfant, de l'écrasement du faible, de l'abandon du vieillard, de l'étouffement de la femme, des terreurs du mari... Jetons un instant le voile sur la vie intérieure pour ne considérer que les relations d'un ordre plus général.

« Les gens de commerce sont-ils assez fatigués, disons le mot, assez dégoûtés d'un état qui les oblige à la pratique du mensonge, de la fraude, de la fourberie, et où ils perdent par lambeaux une conscience trop souvent mise à l'épreuve?

« Les industriels sont-ils assez affligés dans ce monde où le plus capable peut trouver sa ruine, où le plus honnête la trouve presque inévitablement, où le génie mène droit à l'abandon, à l'indigence, à la persécution, au ridicule?

« Tous, — commerçants et industriels, — ne sentent-ils pas peser sur eux cette féodalité nouvelle, dont le monopole toujours croissant enyabit par degrés tous les canaux du commerce et de l'industrie, et ne tend à rien de moins qu'à absorber à son profit tout le génie humain? Ne voient-ils pas que partout le bazar se substitue à la boutique, que partout l'usine remplace l'atelier?

« Les coryphées de la Féodalité eux-mêmes, les hauts barons de la finance, sont-ils exempts de toute angoisse lorsqu'ils voient sans cesse attaqué, parfois ébranlé, l'échafaudage de leurs spéculations que peut renverser tout-à-coup une déclaration de guerre, un événement imprévu, une fausse manœuvre de Bourse? S'il leur arrive de mesurer de l'œil l'espace béant qui les sépare des travailleurs, n'ont-ils jamais été pris de vertige? Fut-il composé du métal dont leurs caisses sont remplies, leur cœur n'a-t-il jamais tressailli? Et s'ils viennent à réfléchir au peu de solidité des trônes et des constitutions, n'ont-ils jamais ressenti une impression pénible à l'idée que le moindre incident peut amener une révolution, et qu'une révolution peut les engloutir vivants au fond de ce gouffre qu'ils creusent incessamment entre eux et le reste des hommes?

« A qui nous adresserons-nous encore! aux hommes d'état aux fonctionnaires publics... A qui encore? aux avocats, aux juges...

« Les fonctionnaires publics n'ont-ils rien à reprocher à un monde où le talent le mieux constaté, le mieux établi, ne peut cependant parvenir, ne peut se maintenir qu'en appelant l'intrigue à son aide?

« Les avocats ne sont-ils pas obligés de comprimer de torturer, de déformer leur âme au contact de circonstances qui les obligent à soutenir le mensonge et à fausser la vérité? — la vérité, cette éternelle aspiration de l'homme, qui n'offre au magistrat irrésolu que des apparences douteuses ou de trompeuses lueurs?

« Les médecins, ces lévites de la souffrance physique, n'éprouvent-ils aucune souffrance morale, quand il leur faut exiger du client, souvent ingrat, hélas! le prix d'un service éminemment social? Ne sentent-ils pas leur âme s'endurcir,

(1) LA PHALANGE, revue de la science sociale, paraissant tous les mois. — Prix par an : 24 fr.; 6 mois, 12 fr.; 3 mois, 6 fr.

de bâton; mais comme je n'y voyais pas grande différence, je ne regrettais pas mon métier de mousse. On me permit de continuer gratis celui de décorateur pour donner plus d'éclat à mon escouade.

Tandis que je me demandais s'il était plus triste de ne rien cirer que de cirer pour rien, les Français avaient frotté les Allemands, et ils revenaient vers Venise pour lui faire des reproches. Ils avaient des partisans dans la ville, qui se querellaient avec leurs voisins; si bien que, nous autres Esclavons, nous songions à piller un peu, pour les raccommoder. Mais des troupes françaises arrivèrent; on nous désarma, et, pour mon compte, je fus reconnu, ce qui me flatta... oui, reconnu comme déserteur. On parlait de me casser la tête, pour m'habituer, une autre fois, au bruit du tambour. Par bonheur, l'idée me vint auparavant de me réclamer du petit homme qui m'avait déjà tiré d'affaire à Toulon. Je fus conduit à son quartier-général, je me prosternai devant lui, et là, ma foi, quoiqu'il eût fait du chemin, je reconnus ses bottes à revers. Je lui offris bien volontiers de les faire reluire; mais je n'avais vraiment pas le choix, car les héros de l'armée d'Italie, pour la plupart, marchaient pieds nus sur cette terre.

Les zouaves n'interrompaient plus Yakoub; il s'arrêta pour attiser le feu.

— Bonaparte, reprit-il en ajoutant sur son turban le capuchon de son mantelet, Bonaparte me répondit qu'il valait mieux aller servir sur la flotille qui devait porter des troupes françaises à Corfou, pour remplacer les garnisons vénitiennes. Je fis semblant de penser comme lui, et je m'embarquai de nouveau sur le Méditerranée. Je descendis à Corfou, avec ma paye, qui consistait en un certain nombre de coups de pied, monnaie distribuée par notre maître d'équipage. Je dois dire qu'il m'avait payé plus grassement que les autres, et nous ne nous étions guère rencontrés sans qu'il me laissât des marques de sa générosité.

Je songeais cependant à le quitter pour revoir mon pays et souhaiter le bonjour à mon vieux père. Je parvins un jour à changer de bord et à me trouver sur un bâtiment turc qui se rendait à Constantinople. Le vent aimait mieux me conduire à Alexandrie; moi, je trouvai plus court d'aller au Caire que de repartir pour ma ville natale. Au Caire, je fus tout d'abord frappé de voir des gens qui gagnaient leur vie en louant des ânes aux passants. J'embrassai ce parti, et, menant ma bourrique, je connus à mon tour le plaisir de donner des coups de bâton. C'est assez doux, même quand on en a reçu. J'étais satisfait, et mon âne aussi... Mais, bah! ne voilà-t-il pas qu'un beau jour ces maudits Français viennent encore me trouver au Caire, et que, con-

se pétrifier à l'aspect de douleurs aggravées par la misère, par l'ignorance, compliquées par un milieu social qui déjoue, qui annihile toutes leurs combinaisons et contrarie tous leurs efforts?

« Et les artistes? et les poètes!... Quand ils s'adressent à une nation de 35 millions d'âmes, à peine rencontrent-ils quelques centaines d'amateurs se contredisant dans l'exaltation des œuvres d'art, quelques dizaines de connaisseurs assez instruits pour les comprendre et les apprécier!

« Mais nous voulons interroger trois classes d'hommes que leurs souffrances et leurs luttes devraient spécialement éclairer sur l'imminence des bouleversements sociaux : les hommes du pouvoir, qui sont à la tête de la nation, la bourgeoisie qui en est aujourd'hui la force, et enfin les hommes vraiment, profondément, largement religieux, qui en sont, ou qui, du moins, devraient en être l'âme. »

LA DÉMOCRATIE PACIFIQUE, à 6 fr. par an.

Par une combinaison très-simple, la *Démocratie* vient d'apporter dans la presse une modification éminemment favorable à la classe ouvrière.

Moyennant six francs par an, (ou 3 francs pour six mois,) elle fournira des abonnements de vingt-six numéros doubles publiés tous les quinze jours, renfermant une revue abrégée, mais complète du mouvement politique, social, judiciaire et industriel de notre époque.

Cette publication est destinée aux travailleurs; par sa rédaction éminemment supérieure, la *Démocratie* est appelée à donner une impulsion immense au progrès des saines doctrines. De tous les grands journaux de la capitale, elle seule a jeté des regards bienveillants sur le peuple, qui souffre de toutes les privations, et qui ne peut même satisfaire ses besoins intellectuels; elle a appelé vers elle tous ces cœurs avides et découragés, et par ses généreux sacrifices, elle leur apprendra à espérer en un meilleur avenir.

Gloire et reconnaissance à son œuvre! au nom du peuple nous la remercions de sa sollicitude; les germes qu'elle va semer dans son sein ne resteront pas improductifs.

Laissons-la parler elle-même :

« Malgré la concurrence effrénée que se font entre eux les journaux de tous les formats, malgré l'effrayante avalanche de feuilles plus vastes que remplies, dont la spéculation encombre le marché politique et littéraire, notre force va toujours croissant, et nous nous reposons avec confiance sur le concours de nos amis et sur les sympathies toujours plus nombreuses que nous recevons de toutes parts.

Certes, le mercantilisme de la presse nous impose de lourdes charges, il fait à l'idée honnête une vie bien dure et des conditions bien difficiles. Mais notre cause est sainte, de nobles cœurs la soutiennent avec constance, chaque jour de nouveaux dévouements viennent grossir notre pacifique armée, et nous sentons grandir notre courage en raison des besoins que créent, que développent avec tant d'énergie les efforts persévérants de nos amis.

Pour répondre à ces efforts, la *Démocratie pacifique*, elle aussi va réaliser une innovation.

Allons-nous annoncer une bibliothèque choisie, ou des recueils hebdomadaires? S'agit-il d'étendre notre feuille en vue d'une influence mercantile proportionnelle à la surface? Non. Mais si nous ne voulons pas que nos organes de publicité restent au-dessous des besoins de la cause, il faut que le principal d'entre eux reçoivent un développement en vue des classes laborieuses. — Expliquons notre pensée.

Depuis un certain temps déjà, les nouvelles que nous recevons de nos amis, et nos propres observations, soit à Paris, soit dans les départements, ne nous permettent pas de douter que le travail intérieur et profond qui s'accomplit en ce moment au sein des classes laborieuses tend rapide-

ment suite de cette disgrâce, exerçait la profession de cordonnier. Comme il avait dans l'idée que j'étais appelé à relever notre maison, il m'envoyait à la meilleure école du voisinage. Mais je ne me souciais pas de plaie au badishah, et, au lieu d'aller à l'école, je passais mes matinées à jouer sur le port.

— Le Turc aussi?

— Un jour, un capitaine de navire me proposa l'emploi de mousse. J'acceptai. J'appris la navigation à grands coups de corde sur les épaules, et voilà comment je vins à Toulon, il y aura bientôt cinquante ans.

C'était le temps, ajouta Yakoub, où vous vous battiez entre vous et avec tout le monde. Notre fouloque était dans le port, quand la ville fut livrée aux Anglais. Ils nous retinrent, et, comme j'avais profité des circonstances pour renoncer aux coups de corde de mon capitaine, je me trouvais dans la rue quand Toulon fut repris. Il n'y faisait pas bon pour les gens du lieu et pour les étrangers. J'allais être sacré par un vainqueur, tout adolescent que j'étais, lorsqu'un petit homme avec de longs cheveux et des bottes à revers, vêtu en officier d'artillerie, me sauva de la mort. Il a été connu depuis sous le nom de Napoléon.

— C'est drôle, dit un soldat.

— Bonaparte, en ma qualité d'étranger, me fit placer comme tambour dans la légion des Allobroges, un régiment de Savoyards, qui servait à l'armée des Alpes. C'étaient d'autres montagnes celle-ci; mais je m'ennuyai bientôt d'admirer les beautés de la nature et de battre la caisse aux échos d'alentour. Je laissai là, un soir, mes baguettes, et j'entraî tout seul en Italie, avec une marmotte sous le bras, fruit d'une razzia chez le paysan. D'étape en étape, je finis par arriver à Venise, où je vendis à une vieille femme l'animal, pendant qu'il dormait, et avec ce capital je m'établiss décorateur; ce qui me faisait songer à la profession de mon vieux père.

Malheureusement il n'y a pas de boue à Venise, et je pouvais à peine couvrir mes frais... Cependant, depuis que je l'avais quittée, l'armée des Alpes était devenue l'armée d'Italie, et elle avait fait tout aussi bien sans moi, avec ce petit homme qui m'avait sauvé à Toulon. Les Vénitiens, qui ne lui en savaient pas gré, profitèrent d'un moment où il était mal à son aise pour lui préparer des embarras. Ils recrutèrent vivement leurs régiments d'Esclavons, et un jour que j'attendais avec patience quelque paire de pieds crottés, un raccolleur, frappé de ma mine étrangère, m'invita, en me prenant les deux mains dans une bonne courtoisie, à me joindre à sa compagnie. Cette fois, au lieu de coups de corde, je trouvai des coups

de bâton; mais comme je n'y voyais pas grande différence, je ne regrettais pas mon métier de mousse. On me permit de continuer gratis celui de décorateur pour donner plus d'éclat à mon escouade.

Tandis que je me demandais s'il était plus triste de ne rien cirer que de cirer pour rien, les Français avaient frotté les Allemands, et ils revenaient vers Venise pour lui faire des reproches. Ils avaient des partisans dans la ville, qui se querellaient avec leurs voisins; si bien que, nous autres Esclavons, nous songions à piller un peu, pour les raccommoder. Mais des troupes françaises arrivèrent; on nous désarma, et, pour mon compte, je fus reconnu, ce qui me flatta... oui, reconnu comme déserteur. On parlait de me casser la tête, pour m'habituer, une autre fois, au bruit du tambour. Par bonheur, l'idée me vint auparavant de me réclamer du petit homme qui m'avait déjà tiré d'affaire à Toulon. Je fus conduit à son quartier-général, je me prosternai devant lui, et là, ma foi, quoiqu'il eût fait du chemin, je reconnus ses bottes à revers. Je lui offris bien volontiers de les faire reluire; mais je n'avais vraiment pas le choix, car les héros de l'armée d'Italie, pour la plupart, marchaient pieds nus sur cette terre.

Les zouaves n'interrompaient plus Yakoub; il s'arrêta pour attiser le feu.

— Bonaparte, reprit-il en ajoutant sur son turban le capuchon de son mantelet, Bonaparte me répondit qu'il valait mieux aller servir sur la flotille qui devait porter des troupes françaises à Corfou, pour remplacer les garnisons vénitiennes. Je fis semblant de penser comme lui, et je m'embarquai de nouveau sur le Méditerranée. Je descendis à Corfou, avec ma paye, qui consistait en un certain nombre de coups de pied, monnaie distribuée par notre maître d'équipage. Je dois dire qu'il m'avait payé plus grassement que les autres, et nous ne nous étions guère rencontrés sans qu'il me laissât des marques de sa générosité.

Je songeais cependant à le quitter pour revoir mon pays et souhaiter le bonjour à mon vieux père. Je parvins un jour à changer de bord et à me trouver sur un bâtiment turc qui se rendait à Constantinople. Le vent aimait mieux me conduire à Alexandrie; moi, je trouvai plus court d'aller au Caire que de repartir pour ma ville natale. Au Caire, je fus tout d'abord frappé de voir des gens qui gagnaient leur vie en louant des ânes aux passants. J'embrassai ce parti, et, menant ma bourrique, je connus à mon tour le plaisir de donner des coups de bâton. C'est assez doux, même quand on en a reçu. J'étais satisfait, et mon âne aussi... Mais, bah! ne voilà-t-il pas qu'un beau jour ces maudits Français viennent encore me trouver au Caire, et que, con-

La suite au prochain numéro.

ment vers les idées de progrès pacifique et organisateur que nous nous appliquons à vulgariser.

Dieu merci, ce n'a pas été en vain que depuis 15 ans, nous avons proclamé sans relâche les grands principes d'Ordre et de Liberté sur lesquels repose la Théorie sociétaire.

En désabusant les esprits sur la valeur exagérée des réformes exclusivement politiques; en montrant que le malaise des peuples se produit également sous toutes les formes gouvernementales; en prouvant que les changements de ministères et les questions de personne ne sont le plus souvent que des leurre; en répétant constamment cette vérité: que ce n'est pas seulement par des Chartes, mais surtout par des INSTITUTIONS SOCIALES, que l'on parviendra à modifier les rapports des hommes entre eux, à changer le salaire en participation, la lutte en coopération, nous avons répandu dans le pays et dans le monde les germes d'une nouvelle opinion, d'un nouvel esprit public. »

Conseil des Prud'hommes.

AUDIENCE DU 5 NOVEMBRE 1845.

Présidence de M. BERTRAND.

Mayziat réclame à Reyre l'exécution des conventions qui existent entre eux pour un cours de théorie pratique du tissage. Lesdites conventions portent que la durée du cours sera d'un an, au prix de 1200 francs payables en deux termes, le premier au début du cours, le deuxième à six mois; Mayziat déclare que le jeune Reyre a cessé son cours à cette dernière époque, sans le prévenir et sans qu'aucune plainte lui ait été formulée, il réclame le paiement du second terme, offrant de continuer le cours pour achever l'instruction du jeune homme. Le sieur Reyre prétend, au contraire avoir prévenu, et se plaint vivement de la mauvaise direction donnée à son instruction par le professeur, ainsi que de ses absences prolongées et souvent répétées; il s'appuie encore, pour réclamer la résiliation, sur ce que les conventions ne contiennent aucune garantie d'une bonne instruction.

Le Conseil a mis la cause en délibéré et renvoyé à huitaine le prononcé du jugement.

— Raton réclame à Thomas la somme de 21 fr. provenant d'argent avancé à son élève, faisant abandon de toute réclamation en indemnité pour résiliation de l'acte d'apprentissage.

Ainsi jugé par le Conseil.

— Rochet, apprenti, réclame à Jacquet, chef d'atelier, la résiliation de l'acte d'apprentissage, ainsi qu'un livret, se fondant sur ce que son maître n'aurait pas de l'ouvrage pour l'occuper. Le maître, de son côté, réclame pareillement la résiliation, alléguant qu'il lui est impossible de continuer à supporter son insubordination; il se plaint de ce qu'il refuse de s'occuper au métier qu'il fait valoir lui-même, qu'il va se promener toute la journée et ne rentre que très-tard pour coucher; au surplus, il s'en rapporte au membre chargé de la surveillance pour éclairer le Conseil sur les griefs dont il se plaint, et conclut à une demande de 1 fr. 25 c. par jour pour les trois premiers mois.

Le Conseil a rendu un jugement qui condamne Rochet à payer à Jacquet la somme de 105 fr. pour indemnité.

— Laurent, liseur de dessins, se plaint de l'inconduite de son apprenti, Odry, et réclame la résiliation des conventions.

Sur le rapport des membres chargés de la surveillance, le Conseil prononce la résiliation et alloue 80 fr. d'indemnité pour les trois mois d'apprentissage commencés.

— Arnaud, monteur de métiers, réclame à Mme veuve Rénaud le paiement d'une somme de 10 fr. 50 c. pour solde d'un montage au quart. La veuve Rénaud s'y refuse, attendu que le premier châle n'étant pas encore achevé, elle ne peut avoir la certitude qu'il n'existe pas de fautes au montage.

Le Conseil ordonne que la somme due sera déposée au greffe pour être comptée au sieur Arnaud, si à la fin du châle il est reconnu ne point exister d'erreurs de son fait dans l'exécution.

COMMUNICATIONS.

Nous avons reçu de M. Vignaud une lettre en réponse à celle insérée dans notre deuxième numéro et signée *Charmetton*. Nous nous serions fait un devoir de la reproduire, si M. Vignaud avait employé des expressions plus calmes, plus polies, en un mot, plus parlementaires. Du reste, il annonce avoir envoyé une autre épître à l'un des journaux de notre ville. La discussion est donc régulièrement établie, et maintenant nous laisserons les véritables juges décider.

Quant aux reproches qu'il nous adresse, nous lui répondrons que la lettre de son adversaire est pleine de faits assurés par témoins, et que, par conséquent, nous ne pouvons nous refuser à l'insérer, puisque nous en laissons toute la responsabilité à son auteur. Que M. Vignaud le sache bien, nous ne sommes nullement partie dans la cause, nous n'avons pas à décider. Toute personne d'une probité reconnue peut nous adresser des réclamations que nous publierons volontiers, si elles ne portent pas le cachet de l'aigreur ou de la calomnie. L'affaire dont il s'agit est pendante devant un tribunal; mieux que nous, les juges éclairciront la vérité et rendront justice à qui de droit. Nous n'avions donc, en cette occasion, ni choix, ni renseignements à prendre.

M. Vignaud nous assure que les chefs d'ateliers ne seront pas bien aise que l'un d'entre eux soit ainsi attaqué dans une feuille chargée de les défendre, par une personne appartenant à un autre corps d'état. Nous le disons ici hautement, et une fois pour toutes: Nous ne reconnaissons pas ces distinctions; l'équité est une pour nous, et nous serons toujours prêts à rendre justice à qui de droit, sans distinction de qualité ni de personne; nous ne comprenons pas de limites possibles

et de lignes de démarcation dans le domaine du vrai, et nous sommes persuadés à l'avance que nos paroles trouveront ici des sympathies, et que les chefs d'ateliers seront les premiers à reconnaître que s'ils veulent qu'on leur accorde justice, il faut qu'ils l'offrent à tous ceux qui ont droit à la réclamer.

CHRONIQUE.

Une scène scandaleuse avait lieu dernièrement sur la place de la Croix-Rousse. Une femme, profitant de l'absence de son époux, enlevait rapidement les meubles qui garnissaient le domicile conjugal. Sur ces entrefaites le mari arrive: que l'on juge de son courroux. La femme, prise en flagrant délit, crie de partir au charretier, chargé du déménagement. — Restez, réplique le mari. — L'embarras du voiturier était sans égal. Après un colloque fort animé de la part des deux parties mises en présence, l'affaire s'est terminée chez le Commissaire.

(Communiqué.)

— M. Perrot, commissaire de police à la Croix-Rousse, est nommé aux mêmes fonctions aux Brotteaux, en remplacement de M. Serrière-Dupré, qui est appelé à remplacer à Lyon M. Jolivet. M. Landal, commissaire de police à Vaise, remplace M. Perrot à la Croix-Rousse. (Censeur.)

— Lundi matin, M. **, chef d'atelier, rue du Mail, s'aperçut de l'absence d'une jeune ouvrière qu'il occupait, mais qui ne logeait point chez lui. Il crut qu'elle était partie pour la campagne, ainsi qu'elle le lui avait dit vendredi. Cependant, comme cette absence se prolongeait, il prit des informations, et, justement inquiet, il alla faire sa déposition chez le Commissaire de police. Ce fonctionnaire se présenta au domicile habité par la jeune fille, et ayant fait ouvrir la porte, ils trouvèrent cette infortunée étendue sur son lit et ne donnant plus aucun signe de vie. Un réchaud de charbon de bois était à côté d'elle.

On attribue cette mort à un suicide.

ÉTAT DE L'INDUSTRIE. — On continue tous les jours à mettre à bas de nouveaux métiers. Ceux qui travaillent encore ont subi une très-grande baisse. Les velours ne sont pas demandés; les châles au 1/4 ont supporté un rabais majeur. Les commissions sont en général peu importantes, et nous connaissons plusieurs maisons qui se sont en partie arrêtées. Les nombreuses faillites de Paris et la rareté du numéraire ne sont pas propres à rétablir les affaires. Les négociants se plaignent en général de cette fin de mois. On nous a cité un banquier qui avait eu pour une somme énorme d'effets impayés.

REPROCHES AU CENSEUR, AU RHÔNE ET AU MONITEUR JUDICIAIRE.

Les trois journaux que nous venons de nommer ont copié textuellement sur notre dernier numéro, deux faits contenus dans notre chronique et que nous devons à nos propres renseignements; cependant ils n'ont point cité le nom de notre feuille à laquelle ils les avaient empruntés.

Nous sommes à cet égard d'une probité scrupuleuse; toutes les fois que nous reproduisons les nouvelles de nos confrères, nous nous faisons un devoir d'en indiquer la source. Il nous semble de toute justice que l'on use des mêmes procédés à notre égard. Nous ne voulons pas donner à cet oubli une importance plus grande qu'il ne le mérite; mais en réclamant la stricte observation de nos droits, nous pensons rester dans les limites de l'équité et ne montrer aucune exigence ridicule. Du reste, nous serons toujours heureux et fier de pouvoir être utiles à des journaux dont nous apprécions le mérite, et nous les prions de ne pas prendre en mauvaise part les légers reproches que nous leur adressons.

(Même observation au *Courrier de la Montagne*.)

UNE TOMBE A FLORA TRISTAN. — La France moderne, la France industrielle subit encore, sous beaucoup de rapports, l'influence de la France ancienne, de la France guerrière.

Tandis que nous élevons de tous côtés des statues aux hommes qui se sont illustrés par les armes, à combien peu d'industriels, à combien peu d'inventeurs consacrons-nous un simple buste?

Quant à ceux qui ont pris sérieusement à cœur la cause de l'humanité; quant à ceux qui ont défendu toute leur vie les droits méconnus du travail, et se sont dévoués à l'amélioration du sort des classes laborieuses, l'indifférence et l'oubli semblent être les seuls tributs qu'on paie à leur mémoire.

Il ne dépendra pas de nous que le nom de Flora Tristan échappe à cette ingratitude. Le dévouement de cette femme généreuse est trop connu pour que nous ayons besoin de faire ici son éloge.

Une souscription, qui ne paraît pas avoir eu de suite, avait été ouverte à Bordeaux, au mois de décembre de l'année dernière.

Nous reprenons cette idée. La souscription continue à être ouverte dans nos bureaux, et d'ici au prochain numéro de quinzaine, nous aurons pris les mesures nécessaires pour l'activer et la rendre productive. (Democratie pacifique.)

REVUE DES JOURNAUX.

Le *Censeur* a commencé la publication d'un travail intitulé: *De la Fabrique lyonnaise, des causes locales qui nuisent à la Fabrique de Lyon, des moyens de les faire cesser ou au moins d'en atténuer les effets.*

Ce mémoire dû à la plume d'un homme de talent, M. Kauffmann, l'un des rédacteurs de ce journal, a été couronné par l'académie de notre ville.

Quelle confiance que nous inspirent les sentiments bien connus de M. Kauffmann, cet écrit se rattache d'une manière trop importante aux intérêts que nous représentons, pour ne pas nous en occuper à notre tour et en faire l'objet d'une étude approfondie. Nous attendrons pour faire nos réflexions à ce sujet, que l'auteur ait achevé la publication de son œuvre.

Dans un autre ordre de faits, nous avons trouvé sur le journal le *Rhône*, quelques articles où il tend à prouver invinciblement la prospérité croissante de l'industrie et des travailleurs. On comprendra combien il nous est facile de réfuter de semblables allégations auxquelles le *Rhône* ne croit pas lui-même, nous en sommes bien sûr.

L'abondance des matières ne nous a pas permis de l'insérer aujourd'hui; nous nous réservons de nous en occuper dans le prochain numéro, mais d'une manière sérieuse, le *Rhône* n'y perdra rien pour attendre.

RENTREE DES FACULTÉS.

La rentrée solennelle des Facultés a eu lieu le 5 dans la salle ordinaire des séances, au milieu d'une foule nombreuse et très-bien composée. L'enceinte réservée, occupée par les hauts dignitaires de l'Université et les célébrités médicales dont s'honore la ville de Lyon, donnait à cette assemblée un caractère imposant de grandeur.

M. Meignien, faisant les fonctions de recteur, a ouvert la séance par une courte allocution tendant à démontrer l'influence heureuse des idées universitaires, depuis la pieuse institution des salles d'asile, jusqu'à la solution des problèmes les plus élevés de l'ordre social.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point l'Université peut s'enorgueillir, seule, de ces nobles institutions; mais une chose dont nous sommes certain, c'est que l'école sociétaire a bien aussi quelques droits à revendiquer une part de l'honneur d'avoir préparé ces utiles établissements.

M. Jourdan, qui a pris ensuite la parole avec l'autorité d'une haute science et d'idées éminemment progressives, a laissé percer, selon nous, un peu d'amertume contre la fausse direction imprimée aux études élémentaires, direction qui laisse presque entièrement à l'écart les sciences naturelles; cependant ces sciences, loin de matérialiser la pensée, annoncent les idées en dévoilant à nos yeux les mystères de la formation des parties, qui composent un tout aussi merveilleux que le monde.

L'homme que nous appelons sauvage, a dit ce savant professeur, connaît les choses qui l'entourent; il connaît les plantes dont les unes servent à le nourrir, les autres à soulager ses maux; il distingue celles enfin qui peuvent devenir entre ses mains de puissants moyens de destruction, etc....

En est-il de même pour nous hommes civilisés? Demandez plutôt aux jeunes gens qui sortent de nos collèges ce que c'est que l'histoire naturelle? « Il n'en est pas question dans le programme du baccalauréat! » répondront-ils.

Les applaudissements n'ont pas fait défaut à M. le professeur François, quand à la fin d'une brillante analyse des travaux de la Faculté des lettres pendant la session dernière, il a prononcé, d'une voix émue par un sentiment de patriotisme, d'éloquents paroles ayant trait à la rivalité de la France et de l'Angleterre, à cette soif de suprématie qui, sans cesse irritée, tient ces deux nations en présence; semblables à ces athlètes qui s'observent, s'épient et cherchent à profiter l'un ou l'autre des fautes de leur antagoniste.

C'est là, a-t-il dit, la source des progrès immenses de ces deux peuples. — Nous ne nierons pas que la société n'ait fait, par cette rivalité, un pas de géant dans les découvertes scientifiques et industrielles; mais une chose qui nous étonne, c'est de voir de si puissantes intelligences se réjouissant de bonne foi, de ces progrès plus apparents que réels, qui poussent incessamment vers la misère la classe des travailleurs, et apportent dans les relations sociales des dérangements tels, que l'on prévoit dans l'avenir des crises effrayantes. Nous serions les premiers à préconiser ces inventions, magnifiques du reste, si, basées sur une organisation intégrale du travail ou de la production, elles favorisaient également le pauvre et le riche, au lieu d'écraser cette partie de la société malheureusement la plus nombreuse, au profit des grands capitalistes.

Dans le discours de M. Sénac, directeur de l'École de médecine de Lyon, nous avons remarqué une vive sollicitude pour tout ce qui touche aux intérêts moraux et matériels des élèves confiés à sa direction. Son dévouement apprécié depuis longtemps par tous ses disciples, le porte à solliciter vivement la création d'une Faculté de médecine à Lyon. Espérons que ses soins habilement secondés par l'administration municipale, amèneront bientôt un résultat qui ne serait pas sans importance pour notre cité.

La séance s'est terminée par la distribution des prix, accordés à ceux de MM. les étudiants en médecine qui ont subi avec le plus de distinction leur examen de la fin de l'année scolaire 1844.

Si nous ne craignons pas de voir nos paroles mal interprétées, nous dirions peut-être qu'un examen qui n'a d'autres moyens d'établir la force relative des élèves que quelques interrogations arbitraires, différentes pour tous, et d'une durée de trois minutes au plus, n'est peut-être pas assez sérieux pour avoir de véritables résultats, et pourrait entacher de ridicule une cérémonie du reste recommandable à tant d'égards.

Nous pensons qu'il y aurait quelque chose de mieux à faire, et appelons sur ce sujet l'attention des hommes spéciaux.

L'espace ne nous a pas permis de donner de plus grands détails, quelque intérêt que mérite une pareille solennité; nous réclamerons l'indulgence pour ce faible aperçu, que nous aurions désiré rendre plus digne de la circonstance.

C. CHARVET.

La quantité des questions que nous avons à traiter journalièrement, nous force à renvoyer au prochain numéro une revue de la *Presse* départementale trop négligée jusqu'à ce jour par nos grands confrères.

On nous a remis également différentes brochures, dont nous renvoyons l'analyse à notre prochain numéro, avec la suite de l'article sur les *Talles à la chaîne*.

FAITS DIVERS.

SUSPENSION DE TRAVAUX. — Une suspension de travaux vient d'avoir lieu dans un établissement important de tissage, à Bitschwiller : 110 à 112 ouvriers ont pris part à cette manifestation, qui avait pour but une augmentation de salaire. D'après les griefs énoncés par les travailleurs, la longueur des pièces avait été portée de 75 à 80 mètres, et l'on exigeait une confection supérieure sans que le prix de la main-d'œuvre eût été changé; de sorte que les hommes qui gagnaient 30 francs par quinzaine, ne pouvaient plus gagner qu'une somme beaucoup moindre et insuffisante à leur entretien. Cinquante-six tisseurs ont quitté l'établissement; mais en conservant d'ailleurs une attitude pacifique. (National).

BIENFAISANCE PUBLIQUE. — A l'exemple des conseils municipaux de Mulhouse et de Nancy, le conseil municipal de Strasbourg vient de prendre d'excellentes mesures dans l'intérêt de la classe pauvre. Il a voté l'achat de 7,000 quintaux métriques de blé sur les marchés étrangers à l'Alsace. Ces blés forment un approvisionnement qui, si les denrées continuent à enchérir, seront livrés au prix coûtant, aux classes pauvres.

Le conseil municipal a voté cet approvisionnement à l'unanimité. Il a garanti un intérêt de 4 p. 100 aux citoyens qui veulent bien faire l'avance de 300,000 fr., somme nécessaire à cette opération de prévoyance.

Le conseil a voté en outre la somme de 80,000 au bureau de bienfaisance, pour subvenir aux besoins éventuels de l'hiver. (National).

— Les ouvriers jardiniers d'Angers qui avaient été arrêtés à la suite d'une coalition pour une augmentation de salaire, ont été relâchés après une instruction judiciaire qui n'a fourni aucune preuve des faits de violence qui leur étaient imputés. (Constitutionnel).

LES CHEMINS DE FER. — On craignait depuis longtemps une crise financière provenant de ce que les compagnies des chemins de fer ne trouvaient pas assez d'argent. Il y a, en effet, en ce moment un commencement de crise sur la place de Paris, mais elle provient d'une cause exactement contraire; c'est-à-dire que les compagnies ont trouvé trop d'argent.

Ainsi, là où il fallait une compagnie pour entreprendre un chemin, il s'en est trouvé quatre, six, quinze, vingt. Il y en a actuellement près de vingt pour le chemin de Paris à Lyon, sans compter celles qui se forment encore. Chacune de ces compagnies a en caisse une partie notable de son capital, lequel, pour plusieurs d'entre elles, y dort depuis un an; de sorte qu'en tenant compte des versements faits à toutes ces compagnies, on peut estimer qu'il y a environ un demi-milliard d'argent comptant engagé, qui attend son emploi.

On comprend parfaitement qu'une aussi effroyable masse de numéraire, retiré temporairement de la circulation, y doit causer un vide énorme. C'est de là que vient l'embarras financier, embarras sérieux, qui, s'il se prolongeait, mettrait une entrave dangereuse aux affaires.

Variétés.

EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE.

Deuxième article.

Avant de continuer notre tâche, nous demanderons pardon à nos lecteurs, des mots nombreux en latin que nous sommes obligé d'employer pour désigner les noms des plantes. Quoique notre intention ne soit pas d'étaler une vaine érudition, on comprend que cet article s'adressant à des hommes spéciaux doit porter les noms qui leur sont familiers; nous avons essayé d'y donner quelque attrait en nous occupant un peu de l'histoire des plantes les plus intéressantes, mais l'exiguïté de notre cadre, ne nous a point permis de trop nous étendre; que l'on nous pardonne pour cette fois, à l'avenir nous chercherons à faire mieux.

M. Devarax, qui vient après M. Poizat, nous offre quelques jolis échantillons d'Achimenes, cette belle fleur qui nous fit tant plaisir à voir il y a trois ans, quand M. Couderc en exposa la première fois, dans l'orangerie du Jardin-des-Plantes, alors que la société d'Agriculture faisait des expositions. Les Botanistes ne s'accordent point pour la placer, les uns la classent parmi les Scrophularinées, les Bignoniacées, les Gratiolées; d'autres avec Richard, la mettent parmi les Gesnariées où elle doit rester. Si on pouvait la classer d'après sa saveur, on la joindrait à l'oseille dont elle a le goût, qualité qui lui a fait donner ce nom par les colons de l'Amérique, où elle est très commune, mais ses caractères l'éloignent du Rumex-acetosella qui appartient aux Polygonées.

On remarquait encore à cet exposant, deux jolies acanthacées : la Carmentine (justicia rosea) et cette gentille

Thumbergia, plante grimpante qui croît spontanément sur les bords du Gange, parmi les broussailles comme le lizeron de nos contrées; son odeur la fait rechercher et cultiver en compagnie du Maurandia de Barkley dont il avait apporté de charmants exemplaires pour tapisser les serres chaudes; citons également un Eutales macrophila, un Iponiopsis élégants, un Steivia purpurea, et un Cneanthus azurens.

M. Commarmot se faisait distinguer par sa belle collection de Pétunia, dont le développement de la corolle était vraiment extraordinaire; sa série de Fuchsia, une très belle rose : le Souvenir de la Malmaison, et enfin un magnifique OEillet de semis. Parmi les plantes moins cultivées un Hoitzia coccinea, Palemoniacee, qui orne les provinces du Mexique.

M. Villermoz nous force à une halte un peu plus prolongée, — le grand nombre de ses plantes rares va nous intéresser. — La première est cette espèce de vanille nommée Agropora Loddigesii, elle nous rappelle la bizarre famille des Orchidées, qui, dans nos climats, offre déjà des formes singulières; dans les chaudes et humides gorges de la Guyane, chaque tronc d'arbres disparaît sous une foule de ces végétaux parasites qui, par la richesse de leurs fleurs, la suavité de leur parfum méritent la prédilection dont ils sont l'objet même de la part des sauvages. Voici encore une très belle fleur nouvelle, celle du Chamberostoma polyanthos, puis le Dombeya heterophylla, une jolie Lythariée la cuphea strigulosa, une Cassie nouvelle, une mignonne Gesnariée; drimondia punctata. Enfin, il faudrait toutes les nommer si l'on voulait citer celles qui sont dignes d'éloges.

M. Nérard, jardinier de mérite, mais toujours en retard aux expositions, avait une réunion de plantes assez variées et toutes d'une belle culture. C'était un bel exemplaire du genre Daubentonia, dédié à M. Tripet, une Clématite bicolor, une belle capparidée, Cléonia-Poitiana, dont les styles persistants avaient donné à Candolle l'idée du genre Styla; une protéacée de la Nouvelle-Hollande, la Grevillea-Manglesii, une bombeacée qui embellit de ses fleurs gracieuses les rives de l'amazone, et enfin, cette belle Carmentine, la Justicia superba rosea, dont les magnifiques fleurs roses éclipsaient toutes ses voisines.

Venait après M. Lacène, dont la collection fort petite présentait un bel échantillon de Raphiolepis, un Sedum Sielbodii, quelques jolies Sauges et une Pimélia dicusata.

Le n° 7 appartenait à M. Morel; nous citerons seulement de cet horticulteur sa Gesneria-Zebrina dont les feuilles veloutées attiraient les regards de tous les visiteurs.

L'absence de M. Etienne Armand d'Écully avait influencé sur son lot, nous l'avons reconnu cependant à ses Fuchsia. Il avait parmi les plantes non fleuries la Ligularia-Gigantea, originaire des monts Altaï et que l'on retrouve dans le Caucase, remarquable par l'énorme développement de ses feuilles.

M. Luizet placé au n° 9, avait fort à faire pour lutter avec avantage contre le lot de son voisin; ils avaient néanmoins attirer les regards par son Arolia Japonica Umbraculifera auquel la disposition de l'ombelle et les épines qui recouvrent sa tige donne un aspect tout particulier, par son Cactus senilis, son Abutilon striatum, son Cedre deodora; cet arbre originaire des monts Himalaya dans l'Inde, s'élève moins haut que celui du Liban, mais il est plus cultivé à cause de la beauté de son feuillage; il avait aussi une jolie série d'Achimenes dont nous passons les noms sous silence.

Arrêtons nous à M. Crozi, cet horticulteur succède à M. Guillot et mérite les plus grands éloges; si toutes ses plantes n'ont pas le cachet de la rareté, du moins elles sont belles et d'une vigueur végétative extraordinaire : la foule était si grande devant ce lot, que les amateurs devaient venir de grand matin pour le visiter à leur aise. Sa collection était dominée par un superbe Bananier avec un beau régime, — la famille des palmiers avait été mise aussi à contribution; — il y avait le datier l'Arc, qui fournit aux Indiens le sagou; le Latanier de l'île Bourbon, qui n'a que son joli feuillage, puis une très belle collection d'Ananas, un magnifique Zamia Spiralis, qui par ses proportions nous rappelle ces plantes colossales de la flore ante-diluvienne et ce Paudanus odoratissimus dont les fleurs sans corolles répandent un parfum si agréable et si pénétrant que l'odeur en persiste très longtemps. Les Egyptiennes s'en servent dans leurs parures, les Chinois l'em-

plient à faire des haies pour clore leurs propriétés, les feuilles servent à emballer le café.

(La fin au prochain numéro.)

Le gérant, J.-B. FAVIER.

Chez Dorier, libraire, quai Villeroy, et au Dépôt des ouvrages de l'École sociale, rue du Commerce, n. 1, au 2^e.

Prix broché : 5 fr.

LES JUIFS ROIS DE L'ÉPOQUE,

HISTOIRE DE LA FÉODALITÉ FINANCIÈRE,

Par A. TOUSSENET.

l'Almanach Phalanstérien, VIGNETTES,

Prix : 50 cent.

Librairie GIRARD et GUYET, place Bellecour, 21.

HISTOIRE DE LYON

ET DES ANCIENNES PROVINCES

DU LYONNAIS, DU FOREZ ET DU BEAUJOLAIS,

depuis l'origine de Lyon jusqu'à nos jours,

par EUG. FABVIER.

ÉDITION POPULAIRE.

60 LIVRAISONS, A 25 CENTIMES.

ANNONCES.

Institut Hydrothérapique de Lyon.

Les salutaires effets qu'ont éprouvé de l'hydrothérapie grand nombre de malades délaissés comme incurables, le bienveillant concours que lui prête la partie la plus éclairée des médecins lyonnais, ont fait triompher le bon sens public des préjugés et des craintes qui militaient contre cette nouvelle médication; aussi nous empressons-nous d'annoncer que pour la saison d'hiver, la plus féconde en prompts et solides guérisons (de l'aveu de tous les auteurs qui ont étudié et pratiqué l'hydrothérapie), une maison succursale sera ouverte pour recevoir, à des prix inférieurs, les malades appartenant aux classes laborieuses.

NOTA. Les deux médecins directeurs sont visibles de midi à 3 heures. (Ecrire franco à l'Institut près l'Île-Barbe, commune de la Croix-Rousse.)

DIORAMA,

GALERIE DE L'ARCUE.

Incessamment la clôture.

Spectacle tous les jours : grande séance à 7 heures du soir.

BAISSE DU PRIX DES PLACES :

PREMIÈRES 50 cent.

SECONDES 25 —

TROISIÈMES 15 —

PIAVOUX, BREVETÉ,

sans garantie du Gouvernement,

Pour les CANETIÈRES à défilier pour la laine et le coton, et celles à dérouler pour la soie, avec un nouveau perfectionnement qui met à même de s'en servir pour les ouvrages les plus délicats et pour les Mécaniques rondes.

Toutes les MÉCANIQUES sortant de mes ateliers sont vendues à garantie, pour cinq années, me chargeant d'y appliquer tous mes nouveaux perfectionnements à mes frais, pendant la durée de ma garantie.

Vend aux Chefs d'ateliers à un an de terme, payable par quart chaque trimestre.

Rue Ste-Catherine, 3, Croix-Rousse-lès-Lyon.

LA CROIX-ROUSSE. — IMPRIMERIE DE TH. LÉPAGNOL.

DÉMOCRATIE PACIFIQUE,

PUBLIANT CHAQUE QUINZAINE UN NUMÉRO DOUBLE, AUQUEL ON PEUT S'ABONNER SÉPARÉMENT.

Les 26 numéros par an : 6 francs; pour six mois : 3 francs.

ON S'ABONNE : A PARIS, rue de Seine, 10; — A LYON, rue du Commerce, 1, au 2^e, au dépôt des livres de l'École Sociétaire, — ou au bureau du journal l'Écho de l'Industrie.